

Grégoire Solotareff, le loup dans la bergerie de la littérature jeunesse

*L'album "Loulou" a révolutionné la littérature jeunesse
et a été vendu à plus de 600 000 exemplaires. On célèbre aujourd'hui
ses 35 ans et la sortie d'un nouvel album, Un ours pas comme les autres.
Rencontre avec le plus grand des auteurs illustrateurs jeunesse.*

L'actualité de Grégoire Solotareff est tellement chargée qu'il pourrait en perdre la tête, lui qui savoure la tranquillité. Une force tranquille qui lui permet, entre autres, d'écrire et d'illustrer plus de 200 albums jeunesse. Dont l'incontournable *Loulou*.

L'école des loisirs vient de célébrer dignement à Paris les 35 ans de cet album culte avec, pour l'occasion, la parution d'une magnifique édition spéciale avec couverture toilée et fil d'or ainsi que la réalisation d'un court-métrage de Dominique Masdieu, qui ouvre les portes de l'atelier de l'artiste. Un atelier dans le Marais, sous les toits et caprices de la lumière, habité de pinceaux, de fauteuils en cuir fatigué, de photos, de dessins, de sculptures et de livres .

L'homme sort rarement de son antre, sinon pour se promener le long de la Seine, filer dans le Finistère ou venir assister, en Belgique, à l'adaptation féerique d'un de ses Contes d'hiver, *Casimir*, par la Cie Arts et couleurs... Par ailleurs, Grégoire Solotareff dirige aussi depuis 30 ans la collection "Loulou et Cie" pour les tout-petits, un secteur où il a été également précurseur.

Il vient aussi de sortir un nouvel et très bel album, *Un ours pas comme les autres*, une ode à la couleur, à l'art, à la différence et à l'amitié. Autant de raisons de discuter longuement avec le chef de file de la littérature jeunesse en France, celui qui a révolutionné le genre, inspiré de nombreux jeunes talents et dont la vie ressemble à un roman.

Né à Alexandrie en 1953, vous êtes le fils d'un pédiatre français d'origine libanaise, Henry El-Kayem qui soignait le Prince héritier, le Roi de Bulgarie en exil, l'écrivain Lawrence Durrell... Après l'arrivée de Nasser au pouvoir, votre famille émigre au Liban, un pays qui vous a laissé de nombreux souvenirs...

J'ai gardé un merveilleux souvenir de ces années déterminantes : des forêts, des rhododendrons, des cyclamens, des anémones, des rivières et de la lumière. Et mon prénom d'enfance, c'est Sylvestre ! L'album *Moi, fifi* (1992) est inspiré de cette période. On était dans une forêt au Liban, à côté de Beyrouth, pour la promenade du dimanche, en quelque sorte, dans le calme... avant la tempête. Nous étions en 1958 et la guerre est arrivée très vite. On se rendait en voiture vers la Syrie, à une heure de route. À un moment donné, j'ai quitté le groupe. J'ai vraiment eu peur de perdre mes parents à ce moment-là. Cela a été un moment d'émotion importante de l'enfance. À l'époque, on allait à la plage en se cachant sous les sièges des voitures pour ne pas recevoir des balles perdues. Mes parents étaient un peu inconscients. C'était cela, la vie au Liban.

Petit, vous n'alliez pas à l'école. C'est votre mère, d'origine russe, Olga Solotareff, dont vous avez d'ailleurs emprunté le nom, qui vous donnait la leçon chaque matin, ainsi qu'à votre frère et à vos deux sœurs...

Ma mère avait souffert de racisme à l'école et, au Liban, il n'y avait que des écoles religieuses. Comme nous pensions être là en transition, nous sommes restés à la maison. Finalement, cela a duré cinq ans et tous les après-midi étaient consacrés au dessin. C'était merveilleux.

Ces leçons à domicile ne vous ont pas empêché de réussir des études de médecine et de pratiquer pendant dix ans. Mais, un jour, vous décidez de troquer votre tablier le médecin contre celui d'artiste...

Je travaillais beaucoup. J'ai remplacé un confrère qui recevait jusqu'à 80 patients par jour ! Quand j'ai vu mon ami Alain Le Saux dessiner en écoutant du jazz, je me suis dit qu'il était temps de réfléchir...

Il ne faudra pas longtemps pour que vous révolutionniez la littérature jeunesse avec *Loulou*, qui a bousculé les codes du genre et qui a failli finir à la poubelle...

Quand je l'ai terminé, je n'en étais pas content, alors ma sœur Nadja, plutôt radicale, m'a suggéré de le jeter. Finalement, j'ai décidé de le recommencer en une nuit, et en

.../...

toute liberté avec un trait spontané. Quand mon éditeur Arthur Hubschmid l'a vu, il a été agréablement surpris, il m'a dit qu'il l'éditerait avec enthousiasme mais que je ne vendrais pas plus de 50 exemplaires. Avec ses couleurs primaires, son loup aux grandes dents qui mange le lapin dans un rêve et la présence de la mort, le livre sortait des sentiers battus. Il a été vendu à 600 000 exemplaires, même s'il ne s'agit pas de mon album préféré. On ne peut pas analyser le succès d'un livre. Il ne s'agit pas d'une recette. Il y a quelque chose de naïf et d'enfantin dans *Loulou*. J'ai fait ce que je savais faire, un dessin un peu bancal... Loulou ne se ressemble pas d'une page à l'autre, le corbillard, c'est n'importe quoi...

Toujours est-il que cette histoire insolite d'amitié entre un loup et un lapin, tout en contrastes, qui joue sur les peurs, la confusion, les lignes fuyantes, a encore tout pour plaire aux petits aujourd'hui. On y retrouve en outre deux animaux emblématiques, dont la figure du loup. Pour vous, chaque animal a ses caractéristiques...

Le loup est un animal romanesque, à la fois social et solitaire avec ce regard humain, qui a été exterminé et qui réapparaît seulement maintenant. Le lapin incarne la vitalité ; le chat, l'interrogation ; l'éléphant, la sérénité ; le crocodile, le méchant...

Chacun, selon vous, ressemble à un animal. Lequel pensez-vous être ?

Je ne sais pas vraiment. Les gens disent que je suis loup. Peut-être un lapin déguisé en loup.

La solitude, la peur, l'amitié sont souvent abordées dans vos albums. Quel rôle joue l'amitié dans la vie ?

L'amitié, c'est important parce que c'est la rencontre. Plus que les événements, ce sont les autres qui changent votre vie. La rencontre, c'est la chose la plus importante. Est-elle un remède à la solitude ?

Elle n'est pas un remède, car, pour moi, la solitude n'est pas un handicap. Je suis frappé par le fait que les enfants ne sont jamais seuls à cause des écrans. Ils sont passifs. Ils subissent. C'est l'anti créativité totale. La solitude, c'est romanesque, car on est seul face au temps qui passe.

Vous venez d'assister à l'adaptation du conte d'hiver *Casimir* par la Cie Arts et couleurs. Qu'en avez-vous pensé ?

Je suis un peu jaloux. C'est un très très beau spectacle ! Le texte réécrit est beaucoup plus riche que le mien, qui ne compte que deux pages. En faire un spectacle d'une heure, c'est un énorme travail. Désormais, j'aurai d'autres images en tête. Ce conte est inspiré d'une histoire vraie, en Suisse, où j'ai rencontré un petit homme, qui ressemblait lui aussi à un lutin, et qui a été chassé d'une école inoccupée... Je fais ce métier, car l'enfance est très vivante en moi et j'essaie en littérature jeunesse de redonner des émotions très fortes. Je tente de trouver au fond de moi les choses qui m'ont ému, avec l'analyse de l'expérience.

Vous avez écrit les "Contes" d'automne, d'hiver, de printemps et d'été. Était-ce une vraie discipline quotidienne, comme les dates le laissent penser ?

Je me suis imposé cette discipline pendant deux ans, en m'inspirant chaque fois d'un fait réel. Puis, j'ai fait le tri, mais les dates sont justes. J'écrivais chaque jour, y compris le dimanche. C'était comme un rituel avant de me mettre au travail. J'en ai gardé un très bon souvenir et il m'arrive souvent de me reposer de l'écriture par le dessin, dans le sens où ce n'est pas le même hémisphère du cerveau qui travaille. C'est un exercice comme le dessin, pas comme un tableau, un croquis pris sur le vif.

Vous avez un jour écrit que vous n'aimez pas ce que vous faites, qu'il vous manque dix années de travail, celles pendant lesquelles vous exerciez la médecine...

En dessin, pour être bon, il faut énormément dessiner. Cela n'a rien à voir avec le succès. Le talent, dans un livre pour enfants, c'est réaliser un objet qui tienne le coup dans l'ensemble texte et images. Mais si je regarde mes albums une fois qu'ils sont édités, j'ai toujours quelque chose à corriger. Plus on avance, plus on est proche de soi. Être adulte, c'est savoir à peu près qui on est.

.../...

.../...

En 1992, vous publiez *Le Petit Musée*, une anthologie de détails choisis avec Alain Le Saux. Suivront également des imagiers à partir des œuvres de Picasso, Van Gogh, Gauguin... Vous appréciez surtout Jérôme Bosch et Bruegel. D'où vous vient cet amour pour la peinture ?

Jérôme Bosch et Bruegel, ce sont des amours anciennes. Petit, je copiais beaucoup les images des livres d'art de mes parents. Je suis tombé sur Jérôme Bosch et Bruegel qui étaient aussi les amours artistiques de ma mère et cela a été une découverte absolue. Bosch est resté pour moi au sommet du Panthéon. C'est l'art absolu, la liberté, l'humour, la grâce, le génie à la fois, c'est rare d'avoir tout cela en une seule personne. Pour dessiner, il faut se souvenir des choses, dites-vous. Dessiner, c'est s'approprier le monde pour en faire cadeau aux autres... Tous les enfants savent dessiner, mais on ne les encourage pas.

Oui, à partir de 7 ans, au moment où l'enfant a envie d'imiter la réalité, on attend de lui de l'habileté plutôt que de la liberté. Encourager les enfants, c'est les laisser libres, mais peu de parents rêvent que leurs enfants deviennent artistes...

propos recueillis par Laurence Bertels
(La Libre Belgique – vendredi 19 janvier 2024)

<https://www.lalibre.be>

"À l'âge où l'on devient adulte, je suis redevenu enfant"

*Grégoire Solotareff, le papa de Loulou,
était en Belgique pour découvrir l'adaptation
d'un de ses "Contes d'hiver" en théâtre d'objets.
Portrait d'un auteur-phare de la littérature jeunesse.*

En un coup d'œil à ses albums, n'importe quel psy aurait conclu à une enfance pour le moins compliquée. Voyez ses personnages. Monsieur l'Ogre qui terrorise la forêt. Ou le Roi Crocodile qui, à peine sorti de sa coquille, dévore un poussin. Ou encore les trois sorcières qui kidnappent les enfants. Sans compter toutes ses histoires d'abandon (*Moi Fifi*), son appétence pour les bosquets obscurs (*Toute seule*) et ses créatures rejetées parce que différentes des autres ou effrayantes (Loulou, Odile, Le chat rouge, etc.). Comment, face à toutes les marottes de l'auteur français de littérature jeunesse, ne pas imaginer un Grégoire Solotareff torturé dans ses jeunes années ?

Pourtant la réalité s'avère tout autre ! Avec ses frères et sœurs (dont Nadja, également créatrice de livres jeunesse), le petit Grégoire a grandi dans un environnement idyllique. "J'ai beau chercher, je n'ai pas de mauvais souvenirs de mon enfance", nous avoue-t-il, tandis que nous le rencontrons à La Louvière où il est venu découvrir la pièce Casimir, adaptée par la Cie Arts et Couleurs d'un de ses *Contes d'hiver*. "Par contre, sur toutes les photos de moi, enfant, je fais la tête", sourit-il. "Je crois que c'est dans ma nature." Né en Egypte d'un père médecin d'origine libanaise et d'une mère, Olga Solotareff, peintre et illustratrice d'origine russe, le jeune Grégoire n'est pas scolarisé avant ses 12 ans. Alors que sa mère fait l'école à la maison, ses journées, il les passe surtout à lire, dessiner, se cultiver, s'initier aux grands peintres. Avec sa sœur, Nadja, ils fabriquent déjà des histoires, jusqu'à confectionner eux-mêmes la reliure. Le rêve, quoi !

Creuser la peur de l'autre

Mais si l'on creuse un peu, on déterre tout de même un trauma familial sans doute fondateur dans son parcours. "Quand ma mère, d'origine russe, est arrivée dans un petit village en France, elle ne s'est jamais sentie intégrée. Son père, architecte, était chargé de reconstruire des régions dévastées par la guerre de 14. Il reconstruisait des villages, des églises et, malgré ça, ils étaient les étrangers. Elle a ressenti cela très fort et n'avait pas de bons souvenirs de l'école. C'est pour ça qu'elle nous a fait l'école à la maison."

.../...

.../...

Plus tard, le rejet, mais aussi et surtout la peur de l'autre et de la différence, irriguera inlassablement ses albums, à commencer par son mythique Loulou, qui ressort aujourd'hui dans une édition spéciale, et a donné son nom à la collection qu'il dirige à l'école des Loisirs : "Loulou & Cie".

Pourtant, dès le plus jeune âge, Grégoire Solotareff s'était fixé un autre but dans la vie : devenir médecin, comme son père. Ce qu'il fera, exerçant pendant plusieurs années, avant d'être déçu par ce métier dont il ne supporte pas la hiérarchie et les effets de cour. "A 35 ans, à l'âge où l'on devient adulte, moi, je suis redevenu enfant", explique celui qui crée des livres en renouant avec des émotions enfouies. "L'enfance est très présente chez moi, très proche. Je n'en reviens pas d'avoir mon âge, d'ailleurs ! J'essaie de retrouver ce qui m'a ému, mais avec l'analyse de l'expérience." Et la rigueur de l'artisan. Comme pour ses *Contes (d'automne, hiver, printemps, été)* : "Chaque jour, pendant 365 jours, je me suis imposé une discipline : transformer une anecdote, quelque chose qui m'était arrivé, en une histoire. C'était comme une mise en jambes dans mon atelier où je fais de la peinture et du dessin. Ça me mettait dans un bain narratif."

Confrontations inattendues

Résultat, il a écrit 365 histoires, parmi lesquelles figure celle de Casimir, qui a inspiré la merveilleuse adaptation en théâtre d'objet d'Arts et Couleurs (en tournée dans toute la Belgique, www.artsetcouleurs.be). Dans une forêt – comme d'habitude avec Solotareff –, on suit les dilemmes d'une tribu de lutins (les bonnets rouges) face à l'arrivée d'une famille de bonnets bleus. Faut-il les accueillir ? Comment ? Mais ne prennent-ils pas trop leurs aises ? Et leurs coutumes ne sont-elles pas bizarres ? D'une terrifiante actualité à l'heure où le racisme ordinaire et le populisme gagnent du terrain partout dans le monde, ce conte résume parfaitement l'un des leitmotifs de l'auteur-illustrateur : "Mon obsession, c'est la rencontre, l'amitié. Parce que c'est ce qui arrive de plus important dans la vie. L'amour, l'amitié, c'est ce qui mène la vie. Cette rencontre n'est possible que par la curiosité de l'autre, sinon on reste dans son coin et on meurt petit à petit."

Ecrit en 2001, le conte n'a hélas pas pris une ride. "Les enfants sont imprégnés d'un individualisme mortifère. C'est une époque paradoxale par rapport aux réseaux sociaux, qui sont censés susciter la rencontre mais provoquent en fait un isolement, un rejet, le jugement de l'autre en permanence." Avec ses aplats de couleurs vives cernés de noir, son trait direct, vif, presque conquérant, ses personnages exagérés (comme Loulou, avec son long nez et ses grandes oreilles) et ses penchants pour une certaine noirceur à la Tomi Ungerer (son idole), Grégoire Solotareff continue de créer des confrontations inattendues – à l'image de son dernier album *Un ours pas comme les autres* (école des Loisirs) – afin que "les enfants prennent conscience qu'être différent peut être vécu comme une richesse et pas un handicap".

par Catherine Makereel
(Le Soir – samedi 3 février 2024)

<https://www.lesoir.be>

Grégoire Solotareff : "La littérature jeunesse manque d'audace"

*Grégoire Solotareff - qui codirige la collection "Loulou & Cie"
à l'école des Loisirs - fait le constat accablant d'un secteur devenu trop frileux.
Lui qui reçoit une dizaine de propositions par jour regrette une certaine uniformité
dans la production actuelle de livres pour enfants :*

"Aujourd'hui, on est dans le sage. On se rassure avec du classique. Il y a une couleur assez conventionnelle qui rappelle les années 1950, loin de l'audace qui était la marque de fabrique d'Arthur Hubschmid (le cofondateur de l'école des Loisirs). "Lui qui déteste la mièvrerie constate que les créateurs sont beaucoup plus gentillets aujourd'hui qu'il ya 30 ans. "C'est aussi la faute des éditeurs qui veulent des choses qui se vendent. Il y a des images de contes classiques que je ne pourrais plus faire aujourd'hui. Par exemple, un

.../...

.../...

ogre avec un couteau, ce n'est plus possible parce qu'on se prendrait alors des lettres et des emails d'insultes de la part d'associations. Pour ne pas affronter ça, les éditeurs préfèrent édulcorer."

L'auteur, illustrateur et éditeur observe une autre dérive : la sur-publication. " On en est à 15.000 nouveautés par an en littérature jeunesse, c'est 50 par jour ! On arrive à une saturation du secteur. Surcharger l'édition n'est pas une bonne idée."

Pour sa part, il a une ligne claire en ce qui concerne ses choix pour "Loulou & Cie" : "La gaieté, l'intelligence du propos – pour que ça dépasse la simple blague –, un graphisme qui se tient. Et ne jamais imposer mon goût, parce qu'on est auteur quand on a un goût différent des autres. S'enthousiasmer pour quelque chose qui, peut être, ne marchera pas.

Ce qui devient rare dans l'édition. "L'artiste, enfin, s'inquiète des conséquences de l'intelligence artificielle : "On le voit déjà en peinture où ce qui est créé par l'IA arrive sur le marché et c'est affligeant. N'importe qui va pouvoir créer des livres bien pensants, faciles à vendre, et les mauvais éditeurs vont s'y engouffrer.

par Catherine Makereel
(Le Soir – samedi 3 février 2024)

<https://www.lesoir.be>